

## LES PETITS CAMARADES.

Avant d'aller plus loin, ouvrons une parenthèse pour dire deux mots de son merveilleux petit livre intitulé *Les petits camarades*. On sait que le philosophe de *L'être et le néant* et le penseur de *La guerre et la paix*, nés tous deux en 1905, étaient des « petits camarades » inséparables à l'École normale de la rue d'Ulm, de 1924 à 1928. Inséparables, mais déjà différents. Aron est un incroyant serein, l'athéisme de Sartre fut « une entreprise cruelle de longue haleine »; Aron s'efforça de « compenser » la carrière ratée d'un père aimé, Sartre fut un enfant malheureux d'être « fils de personne »; et le tour même de leurs préoccupations et leurs pensées accuse leur différence : dès leurs vingt ans, « il y a une gravité aronienne, une légèreté sartienne »; un fou d'écrire et de créer (Sartre) et un passionné de réfléchir et de comprendre (Aron); un garçon qui vit pour une idée et celui qui vit pour les idées. « Chez Sartre, la force de l'intuition tient lieu de raison; Aron, toujours, veut raison garder. »

Dès lors, ce qui va les opposer — mais aussi faire qu'ils ne se perdront jamais de vue —, c'est « une querelle de frères », formés par le même Kant, vivant les mêmes événements, étudiant les mêmes mutations mais développant des réponses et des solutions contradictoires. Et parce qu'Aron avait des idées alors que Sartre poursuivait la sienne, il eut toujours pour le romancier de *La nausée* une attention et comme une secrète sympathie que ce dernier ne rendait pas au sociologue de *L'opium des intellectuels*. C'est pourquoi, sans doute, le plus grand tort de Sartre, et la raison de son évanouissement rapide du ciel de la philosophie, fut « de donner pour non littéraire, et objectivement fondée, ce qui, dans son œuvre, était littéraire. En tout état de cause, la littérature appartient à l'irréel et à l'irrationnel. Cela n'empêche pas qu'elle parle à la cité. Mais à condition de se donner pour ce qu'elle est : un pouvoir d'appréhender et d'illuminer le monde ». Mais rien de plus. Et rien d'autre.

Alors, avons-nous commencé d'abandonner l'ère des intellectuels, aujourd'hui que Sartre et Aron ne sont plus de ce monde ? Assurément, répond Etienne Barilier, si nous ne croyons plus que la vision du créateur et le regard de l'homme de science puissent se compléter, si nous ne croyons plus que l'intuition du monde et la connaissance du monde puissent dialoguer, « alors les intellectuels,

Les causes de cette crise des intellectuels ? Levy en relève plusieurs : le structuralisme, dont la méthode en soi féconde aboutit dans la pratique à mettre sur le même pied tous les textes parce qu'influents ou médiocres, ils exprimeraient également leur époque, mais quand on ne place pas Malraux au-dessus de Guy des Cars, on s'engage sur la voie de la banalisation de la culture; la poétique, cette discipline qui assure que derrière le plus beau poème, il y a toujours un sous-texte, anonyme et muet, qui le gouverne secrètement et en distribue tous les effets — par quoi on efface un peu plus « la mince mais décisive frontière qui sépare un objet de culture d'un autre qui ne l'est pas »; la réhabilitation spectaculaire de ce qu'il y a de mineur dans la culture : la mode, la bande dessinée, le film publicitaire, comme s'il n'y avait pas de différence entre une séquence d'Eisenstein et un clip, une toile de Pollock et un graffiti new-yorkais; la dilatation de l'idée de culture à tout ce qui est signifiant dans une civilisation, comme s'il ne fallait pas distinguer une page de Saint John Perse d'un emballage de Saint-Gobain; le discrédit qui frappe le concept d'élite et étend la notion de « créateur » de Proust et Joyce au moindre styliste du prêt-à-porter.

Intelligente analyse, convenons-en, par un écrivain philosophe qui vit avec une attention vigilante au cœur du tourbillon d'idées, d'engouements, de querelles et de feux de paille dont Paris est le théâtre. Mais si l'intellectuel risque de disparaître, à quoi devait-il son apparition ? Levy énumère quelques raisons : la foi dans la raison et ses pouvoirs pour vaincre l'erreur, la méchanceté, le mensonge — elle conduisit Zola et Péguy à prendre la défense de Dreyfus, mais n'est-il pas hautement risqué, après Auschwitz et à l'âge des goulags, de croire encore que le Verbe saurait contrecarrer l'horreur et le malheur; l'idée que la Vérité existe et qu'elle vaut qu'on se batte pour elle; le pari sur une justice valable en tous lieux et tous temps; le pari sur les valeurs; la reconnaissance « par la société des clercs et la société tout court », de l'éminente dignité de cette culture abstraite, généraliste et non spécialisée qui permettait à l'écrivain, comme disait Sartre, de « sortir de sa tour d'ivoire » pour « se mêler de ce qui ne le regarde pas »; le déclin des magistères, par refus des rapports de maîtrise dans l'ordre de la pensée.

Bernard-Henri Lévy, pour autant, ne sanctifie pas les clercs. Il y a, écrit-il, une « misère de l'engagement ». Il y a le clerc maso, le clerc réglo, le clerc mégalo, le clerc parano, le clerc pépère, le clerc malin. Il y

a ceux qui se trompent et nous trompent. C'est pourquoi, me permettrai-je d'ajouter, l'intellectuel a une responsabilité. Et quand Alain Decaux pleurniche, aux Dossiers de l'Histoire, sur l'exécution de Brasillach et plaide les circonstances atténuantes parce que cet écrivain collaborateur, qui dénonça les juifs et adula Hitler, avait un immense talent, il prouve seulement soit qu'il ne prend pas Brasillach au sérieux, soit qu'il n'est pas lui-même un intellectuel, ce qu'on savait déjà.

**L'EXIGENCE DE PENSER.** La définition minimale de l'intellectuel, « c'est quelqu'un qui pense ». Le monde est plein de parleurs, de prédicateurs, d'acteurs. Il ne manque ni de slogans, ni de boniments, ni d'idées toutes faites. « S'il a besoin de ses intellectuels, c'est-à-dire de ses penseurs, c'est qu'il n'a pas encore trouvé mieux, au fond, pour... résister à la grande marée de stéréotypes qui est en train de nous envahir ». Et pour nous rappeler que les choses sont complexes et que les hommes ne sont ni des anges ni des bêtes.

L'auteur de *La barbarie à visage humain* met dès lors son espoir dans la renaissance de la figure de l'intellectuel « sous une toute autre forme ». Cet intellectuel « du troisième type » sera, souhaite-t-il, moins engagé à tout propos, et avec moins de tapage, de spectacle, d'excitation. Il ne voudra pas s'ériger en conseillers des princes, mais ne se complaira pas non plus « dans l'irresponsabilité de l'abstraction ». Il sera plus authentique (par exemple, s'il est marxiste, il ne se cachera pas, comme Althusser, pour lire Chateaubriand), moins tricheur, mais plus pessimiste parce que les solutions totales sont devenues impensables et que c'est n'aimer personne que de vouloir épouser la cause de tout le monde... tout à tour... pendant quelques jours. Il choisira le terrain de son combat pour être plus efficace. Mais il ne cédera jamais sur l'exigence de penser. « Penser contre la droite... Penser contre la gauche... Penser contre la majorité, la minorité, la majorité de la minorité, la minorité de la majorité... Penser contre sa propre pensée... Penser contre la part de non-pensée qui cristallise dans une pensée... Penser contre la pierre des idées... Penser contre la pire pierre qui est la pierre de ses propres idées... Ne lui restera-t-il qu'un pouvoir, que c'est sur ce pouvoir de penser que je lui demanderais de ne pas céder. Un intellectuel mort ? Un intellectuel qui a cédé sur la pensée ».

Alors, faut-il des intellectuels ? Notre réponse est oui.

Jacques FRANCK.

(1) Etienne Barilier : « Les petits camarades », Ed. Julliard. L'âge d'homme, Paris, 168 pp., 510 F.

(2) Bernard-Henri Lévy : « Eloge des intellectuels », Ed. Grasset, Paris, 158 pp., 374 F.